

clara gallini

**SCIPIO SIGHELE ET LA FOULE
DÉLINQUANTE**

La plèbe est reine et les barbares avancent.
(Gustave Le Bon).

L'ère des masses, l'ère de la foule, l'apocalypse du monde bourgeois, l'avancée de nouvelles formes barbares de cultures, dont on peut tout attendre, renouvellement bénéfique ou malheur d'une destruction aveugle : tels sont les thèmes qui depuis désormais un siècle réapparaissent périodiquement en rapport avec des tensions sociales culminantes et des réponses normalisatrices. Si certains ont aimé Freud, Ortega y Gasset ou même Elias Canetti, alors que d'autres — dont nous-mêmes — préféreraient Wilhelm Reich, c'est en raison d'une différence qui réside entre autres dans la diversité des orientations politiques, mais il existe aussi une certaine continuité et une certaine parenté dont nous devons saisir les traits communs, y compris au moyen de la reconstitution de sa genèse historique¹.

La psychologie de la foule — devenue ensuite psychologie des masses — délimite un champ conceptuel et affectif, qui se caractérise précisément par la conjonction de deux objets, l'un d'ordre psychologique, l'autre de type sociologique, dont la nature est profondément problématique. Elle naît surtout comme un appel à la mobilisation de la part d'une bourgeoisie qui perçoit l'existence de son rassemblement et la nécessité de comprendre de l'intérieur les grandes transformations d'ordre social et culturel qui ont marqué l'avènement de l'époque contemporaine, sous la forme de la lutte entre les classes sociales d'un côté, et de la

massification des comportements de l'autre. Mais elle se définit aussi comme un refus manifeste de regarder les masses de l'intérieur pour s'interroger sur ce qu'elles peuvent être quant à leur composition et sur ce qu'elles peuvent exprimer d'un possible projet rationnel. La psychologie de la foule possède cependant, depuis son origine, une intuition profonde : l'intuition selon laquelle, dans la société moderne, le pouvoir et le contrôle s'exercent toujours plus au travers, de conditionnements d'ordre psychologique. Les nouvelles alchimies de l'âme imaginées par la création foucaldienne de « l'homme abstrait » ne se réalisent pas seulement au moyen de techniques d'exclusion du malade, du fou, du criminel, mais aussi à travers les nouveaux canaux d'une persuasion consciente d'agir sur l'inconscient collectif. Telle est la marque nouvelle, moderne, intrigante, des études sur la psychologie de la foule.

Sur leur discours a longtemps pesé, et pas seulement en Italie, un tabou au demeurant parfaitement justifié. C'étaient les souvenirs d'Hitler et de Mussolini, hypnotiseurs de foules, qui avaient tiré de la lecture de *Le Bon* des enseignements, y compris d'ordre pratique. Il y pesait aussi la critique, au demeurant légitime, d'un choix problématique se refusant à raisonner en termes de classe sociale, et qui, de plus, déniait au mouvement historique réel la possibilité d'une dimension rationnelle.

Or, une fois refermées les années de grandes certitudes et de grands mots d'ordre, les territoires tabous — certains, du moins, mais certes pas tous — s'ouvrent à nos yeux plus disponibles et désenchantés. Mais le règne de l'inviolable est fait de beaucoup plus qu'il ne nous revient. Et la découverte, peut-être majeure, que nous révèle le nouveau paysage, c'est précisément sa familiarité, comme s'il n'était que le prolongement de notre habitat quotidien, qui continue encore à tirer une part de son propre lexique de cette sorte d'humus préexistant. Il est possible de tirer de cela une leçon assez salutaire.

Dans les études de psychologie de la foule, nous rencontrons l'expression d'un profond mépris pour tout ce qui n'appartient pas à l'ordre bourgeois, qu'il s'agisse de la classe ou de la culture. Mais la psychologie de la foule est-elle la seule à avoir considéré les masses comme d'éternelles mineures qu'il faut éduquer ? Combien de théories politiques ne nous l'ont-elles pas répété ? Et — pour en venir au plan de la culture —, à propos de la culture de masse, combien d'entre nous oscillent encore entre les deux pôles d'une exaltation dépourvue de toute critique des inventions post-moderne et à l'inverse d'un refus moralisant de formes d'expression considérées comme barbares ou dégradées ?

1. La psychologie de la foule trouve sa première systématisation théorique dans deux œuvres quasi contemporaines : *La folla delinquente* de Scipio Sighele (1891)² et *La psychologie des foules* de Gustave Le Bon (1895)³, proches par l'argumentation même si elles diffèrent par le regard, la première étant de type juridique, la seconde sociologique. Presque immédiatement, la psychologie de la foule suscite tant en France qu'en Italie — selon des modes et une intensité différents — des débats, des recherches approfondies et réveille des intérêts. Bref, elle constitue un champ spécifique d'études.

Elle apparaît, dans les deux pays, au cours d'une période fortement marquée par des luttes de classe et des résurgences d'autoritarisme, période au cours de laquelle l'intensification des luttes ouvrières urbaines agite le spectre d'un retour possible de la Commune et au cours de laquelle l'appel à la normalisation passe par la refonte de nouvelles idéologies de pouvoir, dont la France allait être le creuset le plus important, de par la fusion de thèmes appelés à devenir les matrices des futurs fascismes et national-socialismes⁴. En ce sens, la psychologie des foules porte en elle toutes les marques d'un autoritarisme fortement caractérisé — d'une manière pesante, je dirais presque sinistre — par la peur, le trouble face à des forces et des changements sociaux perçus comme menaçants et comme les signes d'un piège inquiétant tendu à cet ordre mythique du progrès, sur lesquels s'étaient appuyés les certitudes et les espérances d'une bourgeoisie en pleine ascension.

Mais la psychologie des foules se caractérise dès sa naissance par une sensibilité, toute nouvelle et moderne, aux transformations sociales. Si les choses ont rapidement changé et si elles n'ont pas toujours emprunté les directions prévues, alors la théorie doit être soumise à la critique et révisée afin de pouvoir rendre compte des transformations : tel est le sens du discours de Sighele, qui commence par la critique de Spencer, observant que le phénomène foule est quelque chose de qualitativement différent du phénomène société, à partir du moment où, sous certaines conditions déterminées, il se transforme en un composé super-organique. Il est vrai qu'il est insuffisant de prétendre parler des foules en termes de dynamisme tout en continuant d'interpréter la société selon les paramètres des plus traditionnels d'un organicisme évolutionniste qui se refuse à prendre acte de l'existence de mouvements dont les racines se trouvent dans les sociétés elles-mêmes. Pour Sighele, la question ne sera jamais résolue une fois pour toutes, même s'il parviendra, dans ses écrits postérieurs, à attribuer au pouvoir des masses la capacité d'une transformation radicale de l'ordre social lorsqu'il passe d'un stade à un autre⁵.

Le mode sur lequel la psychologie des foules transforme le sens des orientations de la psychologie collective qui avait déjà trouvé une certaine audience au cours du siècle dernier⁶, constitue un élément nouveau et, sans doute, plus caractéristique.

La lecture du social en termes psychologiques, et précisément de psychologie collective, constitue une dimension qui parcourt comme un fil rouge une bonne partie de la tradition du XIX^e siècle, qui se caractérise aussi par sa résistance face au traitement des questions sociales et culturelles en termes de classes sociales. Deux courants se mêlent et souvent fusionnent : celui de la psychologie des peuples et celui de la psychologie organiciste.

La psychologie des peuples (*Völkerpsychologie*) s'approprie l'idée romantique de peuple-nation et étudie les us et coutumes d'un groupe social déterminé en les comprenant comme le produit d'une « âme » collective, éventuellement déterminé par la race (psychologie des races). Elle trouvera une audience toute particulière dans les domaines alors perçus comme très proches de l'ethnologie et des traditions populaires⁷.

D'autre part, la grande tradition sociologique avait soutenu l'idée d'un organicisme qui

postulait une évolution progressive du biologique au social, évolution comprise comme développement du simple au complexe, même et surtout comme évolution des formes de conscience. Expressions d'une vie sociale caractérisant uniquement l'*homo sapiens*, la conscience et la raison atteignent leur développement maximal dans la société moderne, laissant derrière elles l'inconscience et l'irrationalité comme autant de fossiles d'une stratification précédente. On sait que l'évolutionnisme biologique, appliqué à l'interprétation du social, comporte tous les vices d'une assurance ethnocentrique et de classe. Peut-être parce qu'on n'a pas encore évalué, en toutes ses conséquences, le sens d'une opération de psychologisation du social — en termes d'« âme », de « psychè » collective — qui a marqué de façon aussi péremptoire la naissance de nos sciences humaines et fortement contribué à la création de l'image de l'homme moderne.

C'est à partir de là qu'allaient se constituer, vers la fin du siècle, les nouvelles théories qui cherchaient à rendre raison des grandes transformations de cette période en recourant, de manière plus ou moins déterminante, à l'interprétation psychologique.

Lorsqu'apparaissent les premiers ouvrages sur la psychologie des foules, Émile Durkheim n'a pas encore exposé la théorie — qui apparaît la première fois dans *La division du travail social* (1895) — selon laquelle la psychè est une réalité super organique, dérivée « du mode sur lequel les hommes, une fois associés, s'influencent réciproquement », et donc liée à la variation des formes de la solidarité (mécanique, organique) assumée au fur et à mesure par les sociétés humaines au cours de l'histoire. Sa théorie était destinée à faire école et à s'imposer (y compris pour des raisons de pouvoir académique) de manière caractéristique dans le champ des études socio-anthropologiques françaises et européennes. Mais son influence ne s'est pas fait sentir en Italie, peut-être pour la simple raison qu'elle contraignait à repenser trop radicalement un champ qui avait déjà opportunément opéré ses propres choix et était déjà marqué par les thèses du grand adversaire de Durkheim, Gabriel Tarde.

Tarde et Le Bon étaient partis d'autres présupposés, qui définissaient des dépendances directes entre psychè collective et psychè individuelle. En ce sens, l'influence déterminante avait été celle de Théodule Ribot qui, s'il ne fut pas un psychiatre d'une grande originalité de pensée, sut néanmoins fixer deux points considérés alors comme fondamentaux : à savoir que les forces psychiques opèrent surtout au niveau inconscient et que l'influence de l'homme sur l'homme se vérifie de manière expérimentale au moyen de l'hypnose. Déjà dans *L'homme et les sociétés* (1881), Le Bon avait transféré ces postulats du domaine de la psychologie individuelle à celui de la psychologie comparée des peuples dans une étude qui plongeait encore ses racines dans un champ traditionnel par son objet : l'âme des peuples.

C'est avec Tarde que la psychologie sociale découvre ses propres lois. Tarde distingue entre individu et société, mais établit une connection entre eux. L'essence du social c'est le fait communicatif : c'est dans la communication inter-individuelle, qui opère selon des canaux plus affectifs que rationnels, plus inconscients que conscients, que se reproduisent de façon imitative les modèles de comportement suggestivement induits au moyen de conditionnements

de type hypnotique, lesquels présupposent un agent créateur et un agent passif qui en est l'objet.

Tarde découvre donc la communication sociale. Il s'interroge sur les canaux à travers lesquels on parvient à un pouvoir de contrôle interprété en termes sans doute plus psychologiques que politiques mais dont la portée cependant ne lui échappe nullement. Certes, il abaisse le niveau de la réception à une imitation non active, qui révèle toute une conception aristocratique de la culture. Mais il saisit avec une grande clairvoyance l'importance qu'assumera l'information de l'époque moderne à partir du passage de la culture orale à la culture écrite et au commencement des nouveaux mass-médias (quotidiens, presse populaire) dans toute leur capacité de conditionnement de l'opinion publique⁸.

Sighele prendra opportunément connaissance des œuvres de Tarde, non seulement de la *Philosophie pénale* (1890) plusieurs fois citée, mais aussi des *Lois de l'imitation* (1890)⁹, ou au moins de leurs matériaux préparatoires. Ceux-ci avaient déjà été publiés au cours des années 80, en épisodes successifs, dans la « *Revue philosophique* »¹⁰, dirigée par Ribot, revue qui accueillait entre autres les études les plus avancées dans le domaine de la psychiatrie et laissait très largement s'exprimer des aliénistes — comme Binet, Féré, Bertrand, Ch. Richet —, qui décrivaient leurs expériences dans le champ de l'hypnose thérapeutique. Pour Sighele, Tarde (à la différence de l'adversaire Le Bon, plusieurs fois accusé de plagiat) deviendra le grand maître dont on se reconnaîtra tributaire en fait de psychologie collective. Mais ce sera aussi un maître fortement amputé de sa contribution la plus originale : de sa référence à la circulation culturelle et à la fonction socialisante des moyens de communication de masse. Même si cela n'est pas tout à fait absent des préoccupations et des intérêts de Sighele, l'étude de la formation des grands courants de l'opinion publique ne sera certainement pas le thème central d'une recherche qui, bien évidemment, ne pouvait faire abstraction de la réalité culturelle italienne, avec toutes ses poches de misère et d'analphabétisme (il est symptomatique que l'enseignement de Tarde ait plutôt accroché aux États-Unis où il devint déterminant dans le domaine de la publicité et les mass-médias). Pour Sighele, Tarde est surtout le théoricien de ces lois imitatives qui relient entre eux, par la suggestion, les membres d'un corps social déterminé : cette théorie devait donner le maximum de résultats si elle était appliquée à l'examen de la psychologie de la foule, en tant qu'agrégat social massivement influençable.

D'autre part, les rapports, entre Sighele et Tarde, allaient se transformer. La publication de la *Folla delinquente* sera immédiatement suivie par une polémique avec le juriste français, lequel soutiendra (et il ne sera pas le seul) que l'agrégation de la foule peut aussi ne pas avoir de conséquence criminogène¹¹. Mais en même temps, Tarde abordera le thème de la foule criminelle au III^e Congrès International d'Anthropologie criminelle de Bruxelles, où il présentera de manière très positive tant le livre de Sighele, placé en position de précurseur, que celui d'Henry Fournial, *Essai sur la psychologie des foules. Considérations médico-judiciaires sur les responsabilités collectives* (1892)¹².

Quoi qu'il en soit, la substantielle nouveauté d'un argument destiné en outre à devenir à

la mode avait pour revers un ensemble de limites importantes, imputables au fond à une opération culturelle précise d'occultation d'une réalité sociale que l'on prétendait pourtant faire connaître. Pour autant que l'on puisse comprendre intuitivement que Sighele, Le Bon et Tarde nous parlent de foules urbaines, presque rien ne nous est dit de ces foules.

Cette limite est due en partie à des raisons historiques. Sighele n'est pas le seul à unifier sous la même catégorie d'agrégats « hétérogènes » des sujets et phénomènes sociaux aussi différents que les spectateurs d'un théâtre, le jury d'un tribunal, les membres du Parlement, la foule urbaine et enfin l'opinion publique. Il n'est pas isolé non plus lorsqu'il classe (comme dans *La delinquenza settaria*) dans la catégorie de « foules homogènes », les sectes, les castes, les classes et enfin les États, formes qui peuvent toutes se situer à des niveaux divers et successifs d'une évolution humaine culminant dans la collectivité formée par les races. De même, Le Bon n'est pas le seul à proposer une classification différente, pas plus que ne le sont les critiques de l'un et de l'autre, lorsqu'ils s'accorderont pour revoir et corriger un schéma pourtant inopérant, précisément parce qu'on n'a pas encore appris à distinguer entre phénomènes de groupes et phénomènes d'agrégats. Cependant, lorsque l'on ramène une foule urbaine au niveau d'une horde primitive, il ne s'agit pas seulement d'une carence innocente d'instruments d'analyse. Pas plus qu'il est innocent de souligner qu'elle se caractérise par une hétérogénéité qui la prive de toute dimension de classe. Pas plus qu'il est innocent de réduire des assemblées occasionnelles et des manifestations politiques au dénominateur commun d'un phénomène d'agrégation dépourvu d'organisation et de projet et donc exclusivement motivé par des impulsions irrationnelles, incontrôlables, extrêmement dangereuses, à moins qu'elles ne soient dominées par une utilisation rationnelle de leurs contenus irrationnels. Cet ensemble d'outils doit être ramené à son contexte et référé à une sorte d'appel à la mobilisation de l'ordre bourgeois, appel auquel auraient répondu, en première ligne, juristes et criminologues.

2. Au niveau international, l'École italienne de droit pénal évoquait à son corps défendant le primat de l'individuation du champ spécifique de la psychologie de la foule. Reconsidérée a posteriori, cette prétention apparaît pour le moins excessive si l'on tient compte du fait que toutes les conditions étaient réunies pour que cette synthèse conceptuelle puisse se réaliser. En ce sens, on peut prononcer sur l'œuvre de Sighele le même jugement que l'on a prononcé sur celle de Le Bon: un *pamphlet* intelligent et efficace, non pas tant par radicale nouveauté de la pensée que pour sa capacité à s'approprier des thèmes désormais diffus et de les rendre à un public même non étroitement spécialisé.

Certes, l'œuvre de Sighele représenta, au cours de cette période, une nouveauté très discutée, ainsi qu'on peut en juger par le nombre de traductions — en français, allemand, anglais, espagnol, russe, polonais — et de réédition de *La folla delinquente*. Cela était encore plus vrai si l'on se référait à notre tradition culturelle où les éléments romantiques et ceux du Risorgimento ne s'étaient pas encore formés selon l'esprit d'une « psychologie des peuples »

considérée comme barbare et étrangère. En ce sens, *La folla delinquente* apparaît sur un terrain relativement vierge, pourvue d'une grande force persuasive, qui tire sa force des transformations de l'époque et de l'accélération des transformations sociales et culturelles consécutives aux années de l'Unité italienne.

De même que pour l'œuvre de Tarde en France (qui était un juriste), il est vrai a fortiori qu'en Italie, terre de médecins et d'avocats, la psychologie de la foule naîtra avec le stigmate d'une définition criminologique originaire qui s'avérera particulièrement décisive.

Ce thème naît et se développe au sein de l'École du droit pénal de Enrico Ferri, s'inscrivant dans le cadre typique sur le débat du libre arbitre et sur la responsabilité pénale, qui marque un tournant important dans le renforcement du bloc de pouvoir médical et juridico-pénal. On entreprenait de débattre de l'aspect conventionnel du délit tel que Cesare Beccaria l'avait défini, le comprenant comme le produit d'une rationalité intentionnelle et donc comme un fait que l'on devait juger par lui-même. L'intérêt se déplace et se porte alors sur la figure du criminel en tant qu'homme, dont on évalue et juge non point l'acte mais la personne dans toute son histoire individuelle. Il devient ainsi de la plus haute importance d'établir et de vérifier le degré de responsabilité ou d'irresponsabilité de l'individu ; la partie se joue avec le concours déterminant des nouvelles sciences qui étudient la psychè malade de l'homme¹³. Une déclaration d'intention humanitaire — et probablement sincère — couvre la réalité des nouveaux rapports de force, de nouvelles visées de contrôle sur *toute* la personne, qui tiennent toujours plus compte de son âme. Mais le passage du conventionnalisme au substantivisme juridique comportait aussi d'autres conséquences au sens d'une criminalisation ou psychiatrisation de territoires toujours plus vastes de déviance sociale réelle ou potentielle : bohémiens, anarchistes, classes marginales, etc.

La nouveauté de la psychologie de la foule consiste justement dans le transfert opportun de ce thème du champ individuel au champ collectif. Et cela s'avère un passage déterminant qui permet une série d'opérations. La criminologie de Lombroso et de Ferri avait tracé le profil d'un homme délinquant isolé et avait utilisé ce modèle comme une sorte de filtre coloré à travers lequel on pouvait regarder les processus de la normalité. Les critiques socialistes (Turati, Colajanni) étaient partisans de l'origine sociale du délit dont les causes résidaient dans la misère et l'oppression sociale. Désormais, c'est au contraire le groupe qui intéresse comme agent de révolte, une révolte qui apparaît comme une potentialité innée du social lui-même. Toutes les instances d'une modernité dont émerge le collectif comme nouvelle force politique sont donc bien perçues mais se trouvent affectées d'un changement de signe. Et le délit politique, qui avait fait récemment l'objet de l'attention criminologique à partir d'un essai déterminant de Lombroso et de Laschi¹⁴, reviendra sur la scène pour de nouvelles lectures du social à travers des orientations réellement obscurantistes et dans le cadre d'une récupération de tendance réactionnaire destinée à infléchir toujours plus le cours de la décennie de la fin du siècle.

Une série de désordres de rue dans la ville de Gravina di Puglia en 1887 — Sighele allait

consigner les actes de ce procès en appendice de la première édition de *La folla delinquente* — avait offert l'occasion à G.A. Pugliese de présenter plusieurs considérations sur le délit collectif dans un opuscule précurseur où il signalait l'absence d'« un livre sur le crime collectif, le crime de la foule, des masses¹⁵ ». Le crime de la foule est déjà défini en ses traits essentiels comme une sorte d'infection morale qui se propage par contagion, par voie hypnotique, dans des masses privées de toute capacité de comprendre ou de vouloir et, sous l'emprise totale d'agitateurs qui sont les vrais responsables. C'est pourquoi il est conseillé aux juges de faire preuve de douceur, de prudence, d'attention. La voie de ce paternalisme autoritaire, caractéristique de nombre de psychologues de la foule — une foule tout à la fois moralement dépréciée et légalement défendue — est désormais tracée. *La folla delinquente* se donne en effet pour une œuvre juridique et se prétend animée par des intentions progressistes — par ailleurs suffisamment ambigus pour réussir difficilement à contenir des tendances anti-démocratiques, lesquelles faisaient toutefois, à cette époque, l'objet de bien d'autres évaluations. Le point central qui allait être soumis à la discussion était (ainsi qu'on l'a dit) la thèse de Sighele, selon laquelle il existe toujours, dans les phénomènes de foule, une diminution des capacités de comprendre et de vouloir.

A cette époque, Sighele était un jeune diplômé prometteur¹⁶. Ses intérêts, orientés par Ferri, dont il était l'élève, s'étaient précocement tournés vers l'analyse juridique des formes non individuelles de délits, avec une thèse sur la complicité. Dimension consciente d'un crime qui se trouve renforcé en vertu de l'union de plusieurs individus, la complicité doit toujours être considérée comme un facteur aggravant de la responsabilité¹⁷.

En ce sens, Sighele saisit opportunément une série de signes nouveaux dans la définition des limites d'un crime, dont on soulignera de plus en plus, au-delà des aspects individuels, les aspects collectifs, produits par des formes d'associations considérées comme des dangers sociaux de type nouveau : en tout premier lieu, la mafia, la camorra et la secte politique. Telles sont les caractéristiques de ses écrits ultérieurs d'anthropologie criminelle, depuis *La folla delinquente* jusqu'à *La delinquenza settaria* (1897) en passant par *Il delitto politico* (1891) et *La coppia criminale* (1892).

Quant à l'enseignement de Ferri, Sighele se serait reconnu le débiteur de son maître au moins sur deux questions de méthodes importantes : il aurait été stimulé par les problèmes de psychologie de la foule et il aurait compris et mis en évidence à la lecture de *Nuovi orizzonti di diritto penale* l'existence d'agrégats — tels les jurys, les assemblées, les meetings, les théâtres — dont les caractéristiques — à la manière d'un composé chimique — s'avéraient qualitativement différentes de la somme éventuelle d'une multiplicité de caractères individuels. Ferri avait donc découvert ce nouveau domaine entre la psychologie (qui aurait à étudier les individus) et la sociologie (qui aurait à étudier la société) auquel Sighele allait attribuer le terme de « psychologie collective » en l'appliquant à la dynamique de tous les phénomènes de foule¹⁸.

Le Bon lui-même partageait la thèse d'un passage du quantitatif au qualitatif dont, depuis lors, un critique attentif aurait pu mettre facilement en évidence la racine hégélienne¹⁹.

L'aspect le plus intéressant de cette question demeure toutefois pour nous le problème de la diversité de l'utilisation d'une méthode quant à ses développements ultérieurs. D'un côté, une dialectique matérialiste qui allait mettre en évidence l'origine des transformations radicales et les passages d'un mode de production à un autre à partir d'une croissance des contradictions. D'autre part, une psychologie des foules qui semble faire appel à des principes dialectiques pour les vider immédiatement de tout contenu jusqu'à refuser de s'intéresser à tout le courant hégélo-marxiste qu'elle ignore dédaigneusement.

Quoi qu'il en soit, la découverte « originale » que Sighele s'attribue — ce qui sera aussi le cas de son grand maître — consiste dans la *valeur* conférée à cette psychologie collective: une valeur négative. Le vieil adage *senatores boni veri, senatus mala bestia* se hausse à la dignité d'un axiome évident soustrait à toute contestation. S'associer, quelle qu'en soit la forme, ne pourra jamais produire de résultats positifs.

Cette constatation requerra des réponses pratiques.

Sighele partage ici une attitude largement répandue chez une certaine intelligentsia de l'époque du positivisme qui se tient pour dépositaire d'une mission d'intervention dans le domaine politique pour peser sur la transformation sociale selon des directions qu'elle retient pour les plus rationnelles. On ne peut oublier, en raison justement de sa haute valeur significative, que même *la psychologie des foules* de Le Bon naît avec la prétention d'être une sorte de *Prince* moderne qui met à disposition du politique les techniques et les résultats de nouvelles découvertes en fait de conditionnement de masse.

La visée pratique de Sighele consiste en la transformation d'une loi et d'une coutume juridique. Les juges seront désormais conscients de la qualité psychologique spécifique des délits de foule et on déplore alors la surdité de la magistrature à ce type d'argument. Au cours de diverses éditions remaniées de son livre, Sighele recueillera de nouveaux matériaux issus des procès des délits de foule et continuera de dénoncer la pénétration limitée des nouvelles tendances de l'école du droit pénal dans l'ensemble d'une magistrature trop traditionnelle et réfractaire à l'innovation.

Dans la conviction quasi générale relative à la nécessité de moderniser un droit qui imputait au sujet individuel l'entière responsabilité des conséquences d'un acte collectif, l'attention portée à une foule pourvue d'un caractère criminogène fournissait toujours plus d'armes justificatives pour une politique d'intervention. On ne peut nier que l'insistance sur cet argument n'ait fini par avoir du succès au moins pour ce qui concerne notre droit. C'est précisément sur le thème du délit de foule que le code pénal fasciste — aujourd'hui encore en vigueur sur ce thème comme sur d'autres points essentiels — s'avère le débiteur de l'école du droit pénal. Il l'est sous deux aspects pourtant difficilement conciliables: une dimension pour ainsi dire libérale qui reconnaît dans la « suggestion » un pouvoir déresponsabilisant et une dimension répressive qui considère la possibilité d'une délinquance inscrite dans l'histoire ou dans la constitution de l'individu. L'article 62, n° 3 du Code pénal reconnaît en effet comme circonstance atténuante commune « d'avoir agi sous la suggestion d'une foule en tumulte

quand il ne s'agit pas de réunion ou de rassemblement interdit par la loi ou l'autorité, (et) le coupable n'est pas délinquant et ne contrevient pas de manière habituelle ou professionnelle ou comme délinquant par disposition ».

Mais je ne crois pas que cela soit le résultat le plus important pour mesurer l'efficacité du discours de Sighele. Son œuvre ne peut être lue exclusivement comme un essai technique de criminologie. L'efficacité de son *pamphlet* — comme d'ailleurs celle de la *psychologie des foules* — est d'ordre plus général et se vérifie au travers d'une confrontation entre ses assertions et une série d'images et de préjugés encore en vigueur. Nous nous trouvons face à des livres informés, face à une grande capacité à puiser dans l'opinion commune une série d'états d'âmes, de propensions et d'évaluations pour les confirmer, les systématiser, les renouveler et enfin les renvoyer à cette opinion pour la renforcer sous une forme qui a su la toucher. Par opinion commune, dans ce cas, je comprends des attitudes qui sont, il est vrai, solennellement démenties par la réalité des forces historiques — à cette époque: la lutte ouvrière et paysanne — mais qui sont partagées par cette large fraction de la société qui ne se reconnaît pas en elles. Et c'est précisément le subtil entrecroisement de modernité psychologique d'images et de symboles traditionnels qui constitue la clé d'un succès qui va bien au-delà d'un livre désormais oublié.

Il y a, chez Sighele, une telle certitude absolue concernant ses propres affirmations que c'est une litote de remarquer que la morgue y affleure. Cette attitude souvent stigmatisée par ses critiques qui l'accusèrent, lui et son école, d'approximations scientifiques mais qui finirent tous (ou presque tous) par adopter des modes d'expression bien peu différents. Telle était la puissance des certitudes culturelles de cette période.

Pour en rester à notre auteur, j'invite le lecteur à souligner tous les artifices rhétoriques qui, dans *La folla delinquente*, renvoient au certain, à l'évident, à l'incontestable, à ce qui est intuitif pour tous, à l'absolument vrai, à ce qui est reconnu par le bon sens, etc. — artifices tout à fait involontaires qui donnent la mesure de ce que l'auteur est conscient de s'avancer sur un terrain de certitudes, qui ne sont pas seulement individuelles. Telle est exactement la certitude « du bon sens », un bon sens dans lequel la science puise mais qu'elle confirme aussi.

De ce point de vue, les savoirs et les images divers et fragmentés trouvent leur systématisation en un ordre classificatoire, en un ordre qui se définit par un ensemble de séries opposées: d'un côté, l'*homo sapiens*, la raison, la santé mentale, le cerveau, le sexe masculin, l'adulte, la culture occidentale, la classe bourgeoise, de l'autre, l'animal, l'irrationnel, la folie, le sexe féminin, l'enfance, le sauvage, les classes dangereuses. D'un côté, l'individu, de l'autre, les masses. L'intention de saisir une altérité non encore reconnue comme dimension de la propre identité individuelle et collective se transforme immédiatement en affirmations apodictiques, fonction précise d'une volonté de contrôle politique.

Ce tissu de certitudes est constitué par une trame d'images et de symboles qui appartiennent au lexique de l'évident. Ces images parlent avec la force de l'évidence, qui précède toute théorisation et en sous-tend la certitude. Images pesantes et enflées comme celle

de l'essence du crime qui porte en lui tous les signes de la déraison et de la chair. Ne nous étonnons pas que le langage de l'image ait autant d'importance pour une écriture qui se prétend scientifique mais qui — selon la mode de l'époque — puise beaucoup dans la pratique littéraire. Cela aussi constitue au fond une manière de rendre intelligible un produit culturel qui prétend à la vulgarisation et à la lecture facile et qui, pour cette raison, doit paradoxalement traiter avec ce monde symboliquement dépourvu de tout appel à la raison et relégué au niveau du primitif, de l'enfance, de la foule.

3. La foule qui entre en scène, impétueuse, irrésistible et dangereuse comme une force de la nature, était au centre d'un ensemble d'images littéraires déjà constituées et liées entre elles.

La référence aux *Promessi Sposi*, pour l'épisode de l'assaut du four par les béquilles, joue un rôle important pour les Italiens depuis A.G. Pugliese. Mais c'est aussi le moins actuel. Rendre vivant et présent le thème de la révolte, telle était la tâche qu'avaient assumée deux grands livres parus en France peu après la défaite de la Commune : *Les origines de la France contemporaine*, d'Hyppolyte Taine (1876)²⁰, et *Germinal*, d'Émile Zola (1886), deux œuvres apparemment très éloignées tant par le genre et par le propos — la reconstruction historique de la Révolution française et l'évocation littéraire de la vie des mineurs à la fin des années 60 — que par le regard politique, conservateur pour l'un, progressiste pour l'autre. Et pourtant, la foule possède, pour ces deux auteurs, la même connotation : c'est la violence personnifiée, la bête humaine qui, une fois déchaînée, ne peut plus s'empêcher de massacrer.

La foule délinquante, c'est cette foule-là. Les références littéraires sont explicites : c'est devenu presque une obligation de se référer à Taine qu'on tient pour une source objective d'information, alors qu'il est de fait le créateur (ou celui qui systématise) d'une bonne partie de cet ensemble d'images que nous analyserons sous peu. Sans doute, on pourra faire varier l'emphase, de façon proportionnelle à l'importance de la lecture criminologique de la foule, mineure chez Le Bon, majeure chez Sighele, Fournial, Tarde. Mais lorsqu'on est convaincu que la foule peut engendrer aussi bien le bien que le mal, on retombera facilement dans les mêmes stéréotypes, une fois le propos commencé.

L'émergence de la foule se présente ainsi comme l'expression d'une nature destructrice, qui prend la forme du *tourbillon* de l'*ouragan*, de l'*avalanche*, du *torrent puissant* où exprime le plus souvent la *borde animale*. Elle s'oppose ainsi à tout ordre culturel : ordre lui aussi naturalisé et représenté à l'image du corps humain. Cette opposition est donc toujours possible et éternelle.

Grand scénario de la foule et de la ville.

La ville est imaginée comme un *corps*, constitué de tissus et parcouru d'artères. Mais ce n'est pas un corps vécu dans le plaisir et son caractère physique, sa sexualité et ses fonctions excrémentielles ne sont liées à aucune image positive. Rien de plus éloigné du « corps social » rabelaisien, dans lequel le mythe d'une heureuse communauté paysanne se présente sous la

forme du parcours d'un aliment, d'une abondance débordante accumulée et élaborée par des panses cosmiques, desquelles sortiront sperme et enfants mêlés à une matière fécale chaude, joyeuse et fertilisante. Les foules révolutionnaires de Taine seront les « excréments de la Nation ».

Le mythe de la modernisation technologique, du progrès social et culturel est intraduisible dans les images que suggère la ville, avec ses quartiers pauvres et son nouveau *Lumpen proleteriat*. Son énorme ventre (*Le ventre de Paris*, toujours de Zola, en 1873, en constitue le prototype littéraire), est un lieu immonde, plein de boue, traversé d'égoûts, de cloaques, qui tout à la fois reçoivent et alimentent tout ce qu'il y a de bas dans l'homme. Dans ce lieu d'en-bas — les *bas-fonds*, opposés aux beaux quartiers —, se niche une série équivalente de négations sociales, sexuelles, morales. Classes pauvres, prostitution, viol. Ce lieu d'en-bas est donc le lieu d'une illégitimité organique dont la présence est inévitable et au regard de laquelle la seule politique praticable apparaît comme celle d'un encerclement policier hygiénique.

Grand corps malade, la ville peut exploser en *furoncles*, *fièvres éruptives*, *épidémies morales* (Tarde). Mais l'image de corps peut aussi se révéler peu adéquate pour représenter des dynamiques, des contradictions, des luttes, qui, bien que présentes au sein de chaque société, se sont particulièrement accélérées au cours de l'époque moderne. Et c'est précisément sur ce point que les images traditionnelles se révèlent inapplicables. De façon significative, c'est le monde de l'expérimentation de laboratoire qui fournira les analogies les plus adaptées pour expliquer les phénomènes sociaux en tant que processus. L'analogie avec le composé chimique illustrera que le produit foule est nouveau et différent de la somme des individus singuliers qui le compose : la *fermentation* de levain, le *bouillon de culture*, de bacilles, suggéreront les modes selon lesquels, dans les cloaques des bas-fonds, le mal et le vice social s'alimentent jusqu'au point d'exploser vers l'extérieur.

Métaphores ou identifications ? Certainement plus les secondes que les premières, avec un retour au naturalisme, sans doute renouvelé et problématique, mais qui continue à conférer à l'image une valeur de réalité scientifique démontrable.

La référence à l'animalité se révèle centrale.

Abeilles et fourmis fournissent l'exemple de formes élémentaires d'organisation sociale dont on souligne l'aspect agressif et l'état de guerre éternel.

Mais la foule se trouve surtout représentée à travers le couple opposé brebis-loup.

Comme *vulgum pecus* (Tarde), elle est passive de façon grégaire, réceptive — dans le bien comme dans le mal, mais plus dans le mal que dans le bien — à des comportements imitatifs. Mais lorsqu'elle est excitée, de brebis, elle peut se transformer en loup. Chez Taine déjà, la foule révolutionnaire constitue le troupeau qui a tué le pasteur et est devenu loup.

Le loup est hors-la-loi. Il vit dans les bois et attaque les animaux domestiques. Il appartient au monde « de l'extérieur, de l'incontrôlable, du démoniaque ». Il représente ainsi une violence et un instinct féroce qui sont les fils d'un non-être culturel. Dans la théorie Hobbesienne du contrat social comme expression de contrôle de l'*homo homini lupus*, on

trouve un ensemble d'images et de conceptions d'origine ancienne, qui a pris corps dans les espaces d'une économie de village. Mais c'est précisément en raison de cette antiquité que l'image du loup est une image forte, capable d'adaptation. Or, à l'époque des foules, on souligne fortement que l'agressivité du loup se trouve multipliée par ses habitudes grégaires²¹.

L'image du loup n'est pas seulement une image littéraire; de même que parler du déchaînement des instincts animaux n'est pas une image littéraire non plus. On se réfère ici à certains aspects de l'individu humain, dont la présence et l'émergence éventuelles s'expliquent à partir de l'axiome de l'instinct primordial (compris comme instinct de tuer) et de la théorie de l'atavisme appliquée à la psychè et au social.

Les sociétés animales avaient été décrites par Espinas (auteur lu et cité, y compris par Sighele), qui les avait classées au sein d'une échelle évolutive²². La thèse, largement partagée pendant cette période, était que, depuis le niveau biologique le plus bas, le facteur psychique s'était progressivement développé jusqu'à atteindre le degré maximum de conscience dans l'homme.

A partir de cette référence, l'anthropologie criminelle avait élaboré un rapport typique entre folie, crime et animalité. Avant tout, même le crime possède une dimension évolutive et se présente dans dans le monde animal où l'on peut retracer le prototype d'une série de déviations comportementales telles que l'homicide, l'adultère, la tromperie, etc., thèse qui sera reprise par Lombroso et Ferri²³.

La théorie de l'atavisme prétendait ensuite rendre raison de la présence de stratifications psycho-physiologiques dans l'homme et de l'émergence d'éléments plus archaïques, en particulier les situations caractérisées précisément comme dégénératives²⁴. Dans sa *Stratification du caractère et de la délinquance* (1889)²⁵ — texte lui aussi amplement utilisé par Sighele — Sergi soutiendra carrément la thèse selon laquelle la dégénérescence atavique peut non seulement révéler des caractéristiques psycho-physiques propres au sauvage mais aussi à l'animal. Dans ses manifestations les plus évidentes de violence, l'atavisme du délinquant reproduirait souvent toute la brutalité des niveaux inférieurs. La même chose vaudrait pour les fous, ainsi que l'auteur affirme avoir pu l'observer chez les aliénés des asiles. Nombreuses et variées sont les formes de dégradation. Il y a celle du porc, de ceux qui vivent dans la paresse et dans la saleté: « observés à se réchauffer au soleil d'hiver, dans divers asiles, affalés par terre et ressemblant à des porcs ». Et s'ils sont relativement inoffensifs, il y en a pourtant des violents: « à côté du sale et de la dégradation porcine, se trouvent l'idiot et l'épileptique, souvent féroces, qui, taciturnes, ne regardent jamais en face mais sont prompts à attaquer comme des bêtes sauvages dans l'enclos. On rencontre aussi le type simiesque, ainsi que le caractère de la pie voleuse et ainsi de suite ».

Toujours plus éloigné de toute interaction productive, dans la ville moderne, l'animal sauvage se voit réservé un espace d'exclusion qui se distingue des autres lieux humains de ségrégation — prisons, asiles —, précisément par sa fonction la plus explicitement symbolique, consistant à rappeler ce que l'homme n'est pas mais qu'il pourrait devenir, s'il n'était contenu et réfréné par la loi.

Quant à l'homme comme espèce, une fois renversée la conception des Lumières selon laquelle il possède naturellement une bonté intrinsèque, son instinct se définira comme un instinct homicide. La destruction de tous les remparts de la culture et du progrès se trouvera consommée dans la violence animale de la foule²⁶.

Même pessimisme aristocratique, mais aussi même peurs dans la pensée de Freud sur la foule: « il est évidemment dangereux de s'opposer à elle et l'on est en sécurité si on se conforme à l'exemple de ce qui nous entoure et même si "on hurle avec les loups" » et cela parce que: « dans un rassemblement d'individus en foule, toutes les inhibitions individuelles tombent et que tous les instincts cruels, brutaux, destructeurs, résidus des âges primitifs dormant en chacun d'eux sont réveillés, rendant possible la libre satisfaction des pulsions. Mais les foules sont également capables, sous l'influence de la suggestion de grands accès de renoncement, de désintéressement, de dévouement à un idéal²⁷ ».

Une fois payé le tribut obligé à la reconnaissance de ce que même les masses peuvent être conduites vers des idéaux élevés, Freud insiste encore sur les vieilles thèses de l'atavisme, bien lentes à mourir même au cours du développement ultérieur de la psychiatrie moderne. Dans *Psychologie des masses et analyses du moi* (1921), évidemment écrit comme une réflexion sur l'homme dans la société moderne, la théorie de l'atavisme servira à assimiler — comme Sighele et Taine l'avaient fait — foule et horde primordiale reproduisant ainsi le mythe d'une humanité sauvage, premier stade d'une histoire faite d'évolutions mais aussi de risques de rechutes²⁸.

4. Si, dans la foule, l'homme est un loup, la femme est une hyène. La hyène, c'est la violence au féminin. Animal d'un naturel timide et solitaire, elle se nourrit de charogne ; elle est donc asociale et immonde comme le sexe qu'elle représente. Mais la hyène peut aussi devenir à l'occasion très féroce, attaquant — avec toute la puissance de ses dents aiguës — les animaux et les hommes. Son rire est étrange et démoniaque.

Le déchaînement de férocité des femmes au cours de manifestations de foule est un thème si fréquent qu'il en devient un lieu commun. C'est cependant un stéréotype que l'on peut dater de façon assez précise, et qui a pour prototype la grande fresque de Taine, dans laquelle les terribles cruautés réalisées par les femmes pendant la Révolution dépassent de loin celles des hommes. Par ailleurs, beaucoup d'eau était passée sous les ponts depuis — il n'y avait pourtant qu'une génération à peine — que Michelet avait consacré un livre, *Les femmes de la Révolution* (1854), à l'héroïsme et aux capacités manifestés par les femmes pendant une période de grande libération pour elles. En cette occasion, Michelet constatait, non sans amertume, que la Restauration avait mis fin à un monde de vivants, pour y substituer un monde de morts, où les femmes étaient renfermées dans des sépulcres d'inertie²⁹.

Au cours des grandes manifestations de rue qui accompagnent les grèves ouvrières de la fin du siècle, les femmes reviennent au premier plan et marchent, leurs enfants aux bras. Ce sont des protagonistes toujours plus inquiétantes, chargées de menaces dont le contenu résiste à l'interprétation. La thèse selon laquelle, dans les manifestations de foule, les femmes

expriment une violence plus grande que celle des hommes est largement partagée par les anthropologues et les criminologues. Tarde observera aussi que la présence féminine dans les foules urbaines est beaucoup plus consistante que dans les foules rurales lesquelles, pour cette raison, seraient moins nerveuses et moins disponibles aux attaques de « folie morale³⁰ ».

La violence des femmes apparaît comme une violence sexuée. La séquence de la grève dans *Germinale* est exemplaire, y compris sous cet aspect : ici, ce sont les femmes — marchant avec les hommes, se rassemblant souvent devant eux — qui s'expriment par de vulgaires gestes obscènes, accomplissent des actes de vandalisme inutiles, s'abandonnent aux violences les plus exécrables, lesquelles culminent en une scène de ménadisme sauvage : la mort et l'émasculatation d'un homme, dont les testicules sont portées en triomphe en une sorte de procession moderne.

Mais il y a plus. *La foule est une femme*. Et sa contagion est féminine.

« A en juger par la qualité de tes pensées, tu sembles contaminé par la foule ou absorbé par une femme. Pour avoir traversé la foule qui te regardait, voici que maintenant tu te sens déjà diminué face à toi-même. Ne vois-tu pas les hommes qui la fréquentent devenir aussi inféconds que les mulets ? Le regard de la foule est pire qu'un jet de boue : son haleine est pestiférée. Fuis pendant que le cloaque se décharge. »

C'est ainsi que, dans les *Vergini delle Rocce*, de d'Annunzio, l'Admoniteur exprime ses propres conseils en un passage qui a été cité et commenté par Sighele dans *l'Intelligenza della folla*³¹.

L'identité entre la femme et la foule est l'un des lieux communs de toute la littérature que nous sommes en train d'examiner, lieux communs probablement élaborés à partir de stéréotypes préexistants.

« Vincenzo Gioberti compare le vulgaire à la femme malgré des oppositions spirituelles et corporelles qui font de la multitude et de la femme deux extrêmes si l'on considère d'autres rapports. Elle est à l'homme ce qu'est la plèbe à l'intelligence. En tant que mode de connaissances, l'intuition et le sentiment flottent, bien que le sentiment de la plèbe soit pour ainsi dire rude et épais et celui de la femme exquis et très fin. »

Dans les *Principi di Psicologia collettiva* (1910), dont nous tirons cet extrait, Guglielmo Sabatini continuera en argumentant sur la violence sexuelle des femmes et fera état de l'exemple d'une lionne qui, ayant attaqué un âne, « l'a tué d'un formidable coup de dent sous la nuque, le lion s'est ensuite approché pour dévorer le repas qui lui avait été procuré sans fatigue. » De manière analogue, les enfants sont irrationnels et cruels³².

L'identité entre femme et foule trouve sa prétendue systématisation théorique chez Le Bon et Sighele, s'appuyant sur une série de couples d'oppositions, selon lesquelles une rationalité masculine stable s'oppose à l'irrationalité féminine instable. De là, le passage sémantique entre deux sujets différents : la femme et la foule. C'est ainsi que les critiques actuels de la psychologie des foules tendent à lire une équivalence qui renvoie certes à cet horizon sémantique, mais qui peut avoir aussi des références plus complexes.

Serge Moscovici interprète l'identification de la femme et de la foule sur la base d'une

séduction, référant celle-ci au rapport qui lierait le *leader* aux masses. Hypothèse plausible, mais insuffisante pour rendre compte du pourquoi des angoisses de castration, toutes masculines, sont rapportées à des agents féminins et collectifs. Car, c'est sur le thème du pouvoir — pouvoir réel, pouvoir contesté — que se joue la partie de l'identification entre femmes et foule, identification qui porte tous les signes de la peur et de la fuite.

Moins psychologue mais plus praticien que Le Bon, Sighele l'avait assez clairement perçu en des pages candides et transparentes de bonne conscience masculine, qui mettent en valeur dans la possession et le contrôle, l'essence unique de deux rapports différents : celui de l'amant et de la maîtresse, celui de l'individu et de la foule.

Toujours dans l'*Intelligenza della folla*, il écrira : « l'individu se trouve, face à la foule, dans la même condition psychologique que l'amant par rapport à sa maîtresse : il est dominé par un tumulte de sensations variées et contradictoires, qui peuvent cependant se fondre en cette note fondamentale : le désir de possession et de conquête. L'amour et l'ambition n'ont pas d'autre but : posséder une femme, conquérir une multitude³³ ».

Dans la *Delinquenza settaria*, il développera enfin la thèse selon laquelle, alors que le contrôle de la femme est possible en insistant sur la valorisation de son rôle maternel, une opération de même type est impossible pour ce qui concerne la foule :

« La foule tient toujours le sort du monde entre ses mains inconscientes. C'est un rôle immense que le sien, mais passif. Elle est, face à ce produit que l'on appelle la civilisation, la femme dont l'amour suscite le travail et la récompense. C'est pour elle que le héros travaille comme l'homme pour la femme, mais précisément comme la femme, elle ne sait pas produire toute seule. Sa gloire anonyme consiste à procréer, y compris à son insu le génie qui augmentera le catalogue de ses richesses. C'est pourquoi sa fonction devrait être uniquement celle d'aimer et de servir les génies comme l'épouse aime et sert l'époux. Mais, réciproquement, la foule n'est jamais ni épouse, ni mère. Elle est seulement femme, et le plus souvent sa reconnaissance consiste à crucifier les sauveurs, laissant aux âmes des autres héros à venir le soin de leur culte.³⁴ »

Les époques de la foule sont aussi les époques de la femme. Non pas tant parce que l'ouvrière et la paysanne défilent au devant de leurs compagnons qui manifestent. La femme est le nouvel objet social qui commence à revendiquer un rôle actif inquiétant : savants, médecins et criminologues invoqueront le droit de conduire des enquêtes physiologiques et psychologiques, à son propos, définissant un champ d'études spécifiques qui commence au début du XIX^e siècle, mais qui sera toujours plus fréquenté vers la fin du siècle, y compris en Italie. On ne sera donc pas étonné que Sighele ait consacré à part égale son énergie à écrire des livres sur la psychologie de la foule et sur celle — normale, pathologique ou criminelle — d'une femme désormais caractérisée par une nouvelle dimension, celle de la modernité. *L'Eva moderna* de Sighele (tel est le titre d'un livre célèbre qui a donné lieu à de multiples rééditions) est une femme qui sait s'émanciper mais dans l'exacte mesure où cela sera reconnu nécessaire au réajustement d'un ordre trop compromis³⁵.

La femme est donc un animal domptable si l'on parvient à contrôler convenablement sa sexualité. Il n'en va pas autrement pour la foule réduite à un faisceau d'instincts sauvages. Telle est, en bref, la grande illusion de notre auteur.

5. Dans les phénomènes d'influence, observe Tarde, se produisent d'étranges processus qui peuvent être ramenés, en partie seulement, à la volonté personnelle du suggestionneur : « il s'y ajoute aussi probablement quelque action physique inanalysable qui s'explique par la particularité des traits de la physionomie, de la constitution physique, et peut-être que tout cela se rapporte, par un lien invisible, à la sexualité³⁶ ».

De là à penser à la présence des femmes dans la foule, il n'y a qu'un pas quasi obligé. Mais l'intuition de Tarde ouvre d'autres lectures possibles à ceux qui ne voudraient pas simplement la saisir comme l'annonce de cette thèse de la *libido* qui représentera, une génération plus tard, l'apport théorique central de la lecture freudienne de la psychologie des masses.

La foule est sexualisée, y compris parce que ses caractéristiques physiques constituent l'élément qui heurte, répugne, fait peur. Que rejette-t-on exactement ? Une éventuelle prise de pouvoir par les masses organisées, une éventuelle révolution des femmes ? Sans doute, bien qu'on n'ait pas donné à ce phénomène une signification étroitement politique. La peur passe par le corps et elle est d'ordre culturel. Elle passe à travers le rejet de toute forme de communication collective qui implique nécessairement une manifestation physique.

Derrière l'axiome énoncé par Sighele comme une évidente vérité scientifique et selon laquelle beaucoup d'intelligences rassemblées s'annulent, on trouve en substance le rejet d'une confrontation qui puisse mettre en question l'identité de l'individu dans les termes selon lesquels la classe dominante a cru la forger. Identité limitée et autoritaire, elle deviendra d'autant plus faible lorsqu'on lui imposera une confrontation avec une quelconque dimension collective. L'écrivain Guy de Maupassant, (*Sur l'eau*, 1888) qui, à la différence du sociologue, écrit à la première personne nous en donne, sous cet aspect les motivations intimes³⁷ : « je ne puis pénétrer dans un théâtre, ni même me trouver dans une fête publique. J'y éprouve immédiatement un étrange malaise et un insupportable énervement ; comme si je luttais de toute ma force contre une puissance invisible et mystérieuse. Je lutte réellement contre l'âme de la foule qui s'efforce de pénétrer en moi. Combien de fois n'ai-je vérifié que l'intelligence s'accroît et s'élève lorsqu'on vit seul et qu'elle se rapetisse et s'abaisse lorsqu'on se jette de nouveau parmi les hommes. »

Car le contact avec la foule — qui, comme le dit le proverbe, ne raisonne pas — comporte une dimension différente de celle de l'individu ainsi qu'un risque de folie, comme l'ont établi plusieurs exemples historiques. Maupassant poursuit ainsi son argumentation : toutes les certitudes d'une personne qui se représente elle-même comme individu disposant d'une pure intelligence abstraite, ne peuvent résister face à une dimension collective qui prend aussi la forme d'une altérité physique et culturelle. Guy de Maupassant a horreur de la foule

pour deux raisons. La première, parce que son intelligence court un risque, la seconde, parce qu'elle est laide et malodorante. « Hélas, combien les hommes sont laids ! Pour la centième fois, au moins, je remarquais, au milieu de cette fête, que la race humaine est la plus horrible de toutes les races. Il s'y répandait une odeur de peuple, une odeur insipide et écœurante de chair mal lavée, de chevelure grasseuse et d'ail ; cette odeur d'ail que les méridionaux exhalent par la bouche, le nez et la peau comme les roses leur parfum. »

La fête dont on parle est une fête nuptiale dans laquelle l'écrivain, en voyage, passant par St-Raphaël, s'est arrêté. C'est une fête, et non point une manifestation de rue. Mais entre l'une et l'autre, il n'existe pas de limites bien définies. Nous ne comprendrons pas le nouveau — sociologiquement nouveau — phénomène de l'étude scientifique de la foule qui émerge si nous ne tenons pas compte de toute cette préhistoire de prises de positions polémiques au regard de la fête populaire, source de haine et d'ivresse, qui caractérise tout à la fois les débuts de l'industrialisation et du nouveau style de vie bourgeoise³⁸. En ce sens, il faudrait réévaluer les pages résolument démocratiques que Ettore Ciccotti avait au contraire consacrées dans sa *Psicologia del movimento socialista* (livre sur lequel nous reviendrons) à la valorisation de la dimension ludique et festive présente dans beaucoup de manifestations politiques et civiles des masses prolétaires.

D'autre part, le prix d'un repliement solipsiste aurait été tel que l'incertitude de la propre identité du soi aurait été perçue de façon aiguë jusqu'au cœur même de tous ces nouveaux rites sociaux, à dimension collective, auxquels la nouvelle classe croyait confier son propre pouvoir de représentativité : ces jurys, ces parlements, ces théâtres qui font tant horreur à beaucoup de nos psychologues de la foule, héritiers d'une tradition antiparlementariste, qui va bien au-delà du simple fait politique.

6. « L'ivresse morale » de la foule de Sighele, l'ivresse de la foule de Le Bon renvoient psychologiquement, de manière abstraite, à une image physique depuis longtemps fixée. Le vin constitue le véhicule concret de la folie des hordes révolutionnaires de Taine et il l'est aussi dans la séquence de la grève des mineurs de *Germinal*, selon une division des rôles significative qui assigne l'ivresse à l'homme et l'impudicité à la femme. Tout cela est encore bien enraciné dans notre imaginaire.

Mais l'étude de la psychologie de la foule ne prétendait certes pas à en rester à des niveaux aussi simples. Un terme sans doute destiné par sa grande simplicité à faire fortune devint la grande clé de lecture des processus psychiques : c'est celui de « suggestion collective ». Le terme est entré dans notre lexique avec la force d'une évidence indiscutable. Il signifie plusieurs choses à la fois. Que beaucoup partagent une croyance résolument réelle aux limites de la folie, qu'il existe des croyances irréelles, caractéristiques de l'être collectif. Que ces croyances peuvent aussi conduire à des actions fausses et dangereuses, car les prémisses en sont fausses. Et enfin, que les croyances et les impulsions à l'action se transmettent au travers des canaux d'ordre psychologique qui agissent à un niveau inconscient.

Au centre de toutes ces applications, le terme de « suggestion » n'est pas précisément thématiqué et on ignore la source de la puissance de suggestion. La suggestion apparaît donc presque comme une force de la nature, aussi immotivée qu'incontrôlable. Prétendue clé universelle, elle nous barre en réalité l'accès à la genèse d'une phénoménologie qu'elle indique et élude tout à la fois.

La naturalisation du concept de « suggestion collective » constitue sans doute l'indice le plus significatif de la fortune d'un terme au-delà du contexte précis dans laquelle a été engendré. Et elle témoigne aussi du degré de clairvoyance de ses inventeurs.

Le terme de « suggestion » se rapporte à la pratique de l'hypnotisme et se réfère aux « suggestions » ou ordres images ou d'actions que l'hypnotiseur impose à un hypnotisé, qui tendra à les recevoir en s'y conformant. On ne comprendrait pas entièrement la signification de la lecture de la psychologie de la foule en termes de suggestion collective, si l'on ne se référait à un fait culturel bien enraciné, au cours de cette période, dans tout le contexte social, quel que soit le niveau considéré depuis les couches populaires-urbaines jusqu'aux élites culturelles : l'hypnose.

L'hypnose était apparue vers le milieu du XIX^e siècle, comme une pratique spectaculaire qui s'était diffusée dans beaucoup de théâtres d'Europe et qui atteignit l'Italie aussi à partir de 1886. On ne peut comprendre sa genèse que si l'on se réfère à la grande popularisation dont — dans les contextes sociaux les plus différents — d'autres pratiques, toujours liées à la manipulation de la psyché humaine, avaient bénéficié : en particulier, le magnétisme. Magnétisme et hypnose mettaient tous deux l'accent sur l'induction d'états psychiques dans lesquels le niveau conscient se trouvant mis entre parenthèses, on pouvait donner cours à des comportements hors normes attribués à l'expression de forces inconscientes. C'est donc la psyché, avec ce qu'elle comporte de plus obscur et d'ambigu, mais aussi de plus captivant, qui émerge comme objet d'un intérêt de masse dont l'épicentre se situe dans les grandes villes d'industrialisation récente.

Je me réfère ici aux lignes de force d'un argument que j'ai développé dans le livre *La Sonnambula meravigliosa*, auquel je me dois de renvoyer pour toutes les questions particulières de ce paragraphe. Mais je voudrais souligner plusieurs problèmes de fond, qui renvoient à une histoire de la culture caractérisée par un échange conflictuel entre pratique sociale et réflexion scientifique auxquelles nos experts en psychologie de la foule ne furent pas étrangers.

Les spectacles d'hypnose fondaient leur succès sur la forte attraction qu'ils exerçaient sur un public disposé à monter sur la scène et à se laisser entraîner dans l'expérience d'une direction étrangère, qui privait le sujet de toute volonté et le transformait en un « automate » (c'est-à-dire un homme machine) dépendant du commandement d'autrui. L'hypnose met donc l'accent sur les thèmes de l'illusion et du pouvoir, qu'elle laisse percevoir au travers d'une mise en scène d'ordre ludique.

Le statut de grande métaphore sociale de ces spectacles qui requéraient un public de spectateurs-acteurs, de sexe masculin pour la plupart, s'éclairera à partir d'une rapide

confrontation avec les manipulations psychologiques pratiquées dans le cadre de la culture du magnétisme, dont l'origine est plus ancienne.

Le magnétisme de la seconde génération qui n'était plus celle de Mesmer, avait obtenu son succès par l'induction d'un état de « sommeil », dont découlaient des capacités données du sujet. Le couple magnétiseur-somnambule agissait en deux lieux différents et appropriés: le « cabinet magnétique » et le théâtre. Dans le premier de ces lieux, on donnait des consultations, surtout — mais pas exclusivement — d'ordre thérapeutique, en recourant aux capacités de clairvoyance d'une somnambule. Sur la scène, le couple s'exhibait en divers spectacles, consistant en des expériences susceptibles de démontrer la variété des transformations exceptionnelles auxquelles la psychè et le soma se pliaient, une fois induit l'état de somnambulisme. Au cours de ces spectacles, on pouvait aussi exhiber de vulgaires expériences de direction de comportement (la somnambule qui perçoit comme brûlant un verre d'eau « magnétisé » par son partenaire). Mais ces expériences étaient subordonnées à la valorisation positive de capacités visionnaires et extatiques, référées au domaine d'un romantique « merveilleux », fait d'infractions à la norme, de ruptures des barrières spatio-temporelles, d'intensité de communications empathiques.

De la vaste gamme d'expériences magnétiques, l'hypnotiseur isole l'une d'entre elles, il l'élabore, en inverse radicalement les signes, la transformant en un jeu de domination et de dépendance, non toujours dépourvu de brutalité, et destiné à susciter chez le spectateur les réactions les plus variées depuis le rire jusqu'à la crainte. Grande métaphore sociale qui saisit le sens de la formation du nouvel « homme abstrait », la suggestion hypnotique constitue aussi l'occasion d'une série de réflexions, exprimées dans les manuels populaires de magnétisme ou d'hypnotisme, dans lesquels on commence à lire en termes d'influence les processus d'acculturation, de circulation des idées et même les comportements grégaires et les modes. Mais tout cela devait cependant rester assez longtemps à l'écart de la science officielle.

C'est seulement dans un second temps que la médecine allait s'intéresser à l'hypnose et la promouvoir au niveau d'une expérimentation scientifique. Il est inutile de rappeler dans le détail cet important chapitre de l'histoire de l'aliénisme qui, depuis la fin des années 1870 jusqu'aux critiques radicales de Freud, allait intéresser la pointe la plus avancée d'une pratique médicale, toujours plus engagée sur la voie de la découvrir de l'inconscient. Je voudrais cependant faire état d'une question fondamentale liée à mon propos.

A partir des années 1880 et avec une durée qui coïncide à peu près avec son point culminant dans le champ de l'aliénisme, l'hypnose devient la clé universelle de lecture de tous les phénomènes de psychologie collective. Dans divers contextes et sans doute selon des parcours indépendants, tant Le Bon (déjà à partir de *L'Homme et les sociétés*) que Tarde s'intéressent à l'hypnose. Ce dernier place la suggestion à la base de tous les phénomènes imitatifs. Telles seront précisément les parties de l'œuvre de Tarde les plus utilisées et citées par Sighele. Mais même Sumner (*Folkways*, 1906) interprétera de cette manière les processus de production (par la voie de l'autosuggestion créative, individuelle exceptionnelle) et de

circulation (au moyen de la suggestion collective) des coutumes de groupe. Durkheim lui-même, dont le point de départ se fonde pourtant sur une conception assez différente du rapport individu-collectivité, n'était pas en reste. Dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1912), il explique, au moyen de ce mécanisme psychologique, l'influence que la société exerce sur les individus à travers la puissance d'un orateur. Il ajoute qu'il existe des périodes d'« effervescence générale », au cours desquelles cette influence fortifiante de la société se ferait particulièrement sentir tant en bien qu'en mal. Il fournit comme exemple d'une telle action, soit les fêtes, soit le cas incontournable de la Révolution française³⁹.

La clinique semblait constituer, au cours de cette période, le grand laboratoire d'expérimentation des lois d'ordre psychologique dont l'expert en psychologie collective se chargeait de vérifier l'efficace sur le terrain social. Un regard simplement superficiel sur les citations de Sighele — enrichies au cours des éditions successives de *La folla delinquente* — peut suffire pour donner une idée tant de la quantité d'études cliniques que l'on avait accumulées au cours d'une décennie, que de la proximité des deux domaines — le psychologique et le social — dont on pensait qu'ils étaient en connexion réciproque. Le primat des études qui, de toute manière, ne seraient pas restées étrangères à l'Italie et allaient être cultivées entre autres par Lombroso et Morselli, revenait à la France et à ses deux grandes écoles de Paris et de Nancy. De son côté, l'École italienne de droit pénal s'était précocement intéressé au problème de la responsabilité juridique de l'hypnotisé, qui allait très rapidement se révéler aussi bien une exquise question académique que comme le prodrome des arguments, bien plus politiques et brûlants, abordés par Sighele⁴⁰.

La relation entre psychiatrie, sociologie et psychologie de la foule, établie sur la base de l'importance centrale de l'hypnose, a déjà été diverses fois signalée mais d'une manière qui ne va pas au-delà de la constatation d'une simple donnée de fait empirique. La question que l'on doit soulever est au contraire plus complexe : c'est celle des diverses manières, selon lesquelles on décline, dans le social, un complexe pratique et symbolique aussi chargé de valeurs significatives. La découverte de la manipulation de l'inconscient, individuel ou collectif, n'est pas due seulement aux savants de l'Age d'or du positivisme : il s'agit-là de quelque chose de bien plus fondamental. Les savants réalisèrent tout au plus une opération d'appropriation culturelle et donc d'approfondissement et de théorisation ultérieure qui doit aussi être comprise en rapport avec toutes les prétentions à l'hégémonie des sciences médicales, juridiques et criminologiques sur la culture la plus avancée de cette époque, au moins dans ces secteurs dont on considérait qu'ils étaient à l'avant-garde.

L'usage même de ce matériel symbolique doté d'une importante signification s'orientait toujours plus dans le sens de la prétention d'un renforcement d'idéologies modernes de pouvoir et de contrôle, qui attribuent faussement à un individu particulier, doté de capacités particulières, le pouvoir d'influencer par imitation les individus et les groupes en créant des modèles culturels. C'est une conception qui a durablement marqué l'histoire de nos études sociales et qui, y compris sous cet aspect, ne peut pas ne pas être perçue comme partie

intégrante de cette opération de fondation d'une nouvelle culture bourgeoise à l'origine de nos sciences de l'homme.

Dans ce cadre, la psychologie de la foule se caractérise par sa grande insistance sur le thème de la suggestion hypnotique collective dont on tend (même si ce point allait être plus tard controversé) à ne souligner que l'aspect négatif, en la comprenant comme un processus pathogène et criminogène.

Le lexique de la folie collective puise dans un répertoire assez vaste et hétérogène, qui s'était accumulé depuis longtemps, signe, lui aussi, d'une sensibilité croissante en ce domaine. L'histoire et l'ethnologie semblaient fournir des matériaux très importants — depuis les rituels dionysiaques jusqu'aux danses médiévales et aux trembleurs américains — de rituels collectifs ou de mouvements historiques qui n'étaient pas interprétés comme l'expression d'altérité culturelle mais comme autant de témoignages d'un mal psychique collectif, répandu par voie magnétique ou hypnotique. Vers le milieu du XIX^e siècle, le sujet était traité par un ensemble de publications très diverses qui allaient du manuel de magnétisme au livre d'histoire.

Ce thème allait trouver une assise scientifique dans le champ d'un aliénisme (Despine, Rambosson, que Sighele connaissait)⁴¹ qui avait précocement réfléchi sur les conséquences des phénomènes somnambuliques. Une fois défini de cette façon le concept de « contagion morale », la voie était désormais ouverte pour son utilisation généralisée par une science médico-légale disposée à l'appliquer dans le cadre d'une interprétation de toutes les dynamiques de conditionnement psychique, dans le cadre d'une prétendue campagne anti-obscurantiste, dirigée aussi contre toute religion et tout mouvement de rébellion sur le plan politique.

Quant à nos savants, Lombroso, dans son essai sur Davide Lazzaretti (1880), s'en tenait encore au qualificatif de « loufoque » pour désigner les dirigeants des divers mouvements religieux (Giovanna D'Arco, Gerolamo Savonarola, George Fox et Lazzaretti). Mais quelques années plus tard (1888), Giuseppe Sergi, dans une leçon d'ouverture prononcée à l'Université de Rome, allait énoncer ce concept de *psychose épidémique* — entendue comme mal psychique diffus par contagion hypnotique — qui devait définitivement permettre la psychiatrisation de tout phénomène social dont l'idéologie ne correspondait pas à celle que l'on souhaitait dominante⁴².

C'est en termes de suggestion collective ou de psychose épidémique que l'on allait continuer à interpréter toute dynamique de foule au sein d'un genre promis au succès mais quelque peu stéréotypé aussi, c'est seulement la critique freudienne du concept de suggestion qui allait imposer un changement radical de perspective, tout en demeurant cependant circonscrite à l'intérieur de certaines prémisses, qui sont encore celles de Le Bon et de Sighele. Dans *Psychologie des masses et analyses du moi*, Freud critiquera la thèse selon laquelle la suggestion constitue un phénomène originaire, irréductible de la vie psychique humaine, pour faire de la *libido* le facteur fondamental. C'est sur la base de la relation libidinale que Freud réinterprétera ce rapport leader-masses qui conduit directement de façon restrictive à la

relation père-fils et amputé de toutes ses implications politiques concrètes et réelles. En ce sens le livre de Wilhelm Reich, *Psychologie de masse du fascisme*, se donnera pour une vérification bien plus scrupuleuse des principes freudiens dans le cadre d'une société qui avait désormais développée, en un sens tragiquement autoritaire, toutes les prémisses contenues dans un discours antérieur.

7. La puissance de la suggestion s'explique, pour Sighele, par le fait que, dans les agrégats humains, c'est la moyenne des intelligences « évidemment » très basses, et inversement proportionnelle à la moyenne de l'émotivité qui prévaut. Même au cours des éditions successives de son premier livre, remaniées en tenant compte des critiques qui lui furent adressées sur la question, Sighele, non seulement maintiendra ses positions, mais ne tentera pas d'autres approches plus raffinées.

Il n'en va pas ainsi de *Le Bon*, dont la clairvoyance constitue aussi le produit d'un contexte historique en évolution rapide, tant sur le plan social que sur le plan culturel. Depuis le début, il découvre et analyse une série de mécanismes de l'irrationnel interprétés comme des phénomènes d'ordre inférieur, mais qui pourraient être réévalués à partir de la fonction psycho-sociale des symboles collectifs. La découverte en premier lieu d'une efficacité symbolique qui œuvre de façon persuasive à travers trois ordres de facteurs : le recours à l'image, à l'affirmation péremptoire et à la répétition. En second lieu, l'individualisation d'un rapport inégal de conditionnement réciproque entre leader et masses, et selon lequel le *meneur* serait aussi un *mené* par la foule mais se trouverait néanmoins en état de la séduire rationnellement et de la contrôler comme le fait l'hypnotiseur à l'égard de son public.

Cette dimension politico-culturelle du livre de *Le Bon* en justifie le succès au cours du temps et la plus grande capacité d'influence en comparaison du livre pourtant célèbre de Sighele.

Nye a remarquablement analysé l'héritage de *Le Bon*, non seulement pour ce qui relève de son influence sur la théorie du mythe de Sorel, mais aussi pour l'utilisation qui allait être faite de sa pensée dans le champ de la théorie politique et dans le domaine de la pensée militaire avant la Première Guerre mondiale⁴³. Et c'est dans la lecture de *Le Bon*, bien plus que dans celle de Sighele, que Hitler et Mussolini verront se refléter leurs ambitions pour se reconnaître et trouver des indications d'utilité pratique⁴⁴.

Bien modestes sont les résultats italiens de la psychologie des foules tant sur le plan de la quantité que sur celui d'une qualité inévitablement déterminée par un contexte encore assez éloigné des traits d'une société de masse.

Le thème intéresse quelques sociologues et quelques criminologues⁴⁵ qui l'abordent au regard de la situation actuelle. En 1893, A. Guido Bianchi examine, sous l'angle de la suggestion collective, une série de troubles paysans qui ont éclaté quatre ans auparavant dans le Haut Milanais⁴⁶ et, en 1910, dans ses *Principi di criminologia collettiva*, G. Sabatini traitera de ce sujet, rappelant entre autres les mouvements siciliens de 1893, ceux des Pouilles et de Milan

de 1898 et enfin les exemples de conflits de Giarratana, Bugerru, Castelluzzo, Barra, Sestri Ponente, Milan, Naples, Cagliari.

Mais le tenant le plus connu de la psychologie de la foule, Pasquale Rossi, auteur de plusieurs essais sur le sujet, pointe aussi son regard sur d'autres réalités. Parmi ses livres, fruit tout au plus d'une pointilleuse compilation, l'aspect le plus personnel réside précisément dans les références fréquentes à une foule comprise comme groupe technique du Mezzogiorno italien qui possède une opinion publique propre, faite de proverbes et de sens commun et qui, si elle s'exprime sous forme de folie épidémique, se coule dans le modèle antique et traditionnel de création d'une secte religieuse dirigée par un voyant-mystique⁴⁷.

Il y a cependant un aspect commun à tous ces écrivains qui les différencie en dernier lieu de leurs collègues étrangers : c'est l'aspect central de la question morale⁴⁸. Que la foule puisse être passible de suggestions, tant en bien, qu'en mal, la question avait déjà été soulevée comme problème moral par Le Bon, lequel poursuivait, entre autres, dans son livre, d'autres intérêts identifiés à des questions de politique culturelle. Quant aux Italiens, il n'y en a pas un seul qui n'ait exercé sa critique contre les thèses de Sighele, les considérant comme trop radicales et affirmant la double possibilité éthique de la foule. Mais on ne perçoit pas encore le sens du message cynique de Le Bon qui analyse les techniques psychologiques du pouvoir pour vider toute question morale de son sens. On exalte au fond des idéaux éducatifs traditionnels, proposés comme des instruments d'une classe dirigeante qu'on exhorte à les cultiver afin de tirer les masses d'une ignorance génératrice de fanatismes. Le modèle ici est encore celui d'un paternalisme féodal.

La Psicologia del movimento socialista (1903) d'Ettore Ciccotti se donne pour une réponse à la psychologie des foules. Livre modeste, certes, mais aussi plein d'une attention sympathique à ces expressions de culture de classe et de changement social considérées comme dépourvues de toute valeur par le politique. Il ne valorise, dans les grandes démonstrations, que l'organisation qui se tient derrière la scène et aussi la fonction positive des symboles qui transforment la participation en fête. Quant aux assemblées, leurs résultats dépassent très souvent la valeur et la capacité moyennes de chaque comportement et, ici aussi, se vérifie psychologiquement ce que l'on peut tenir pour mathématiquement absurde, à savoir que la somme est supérieure à l'ensemble de ses parties⁴⁹.

D'autre part, on ne peut pas ne pas mentionner les destinées d'un certain socialisme, évidemment bien différent de celui de Ciccotti. Il a déjà été observé que l'influence de Le Bon sur Mussolini se réalise à travers Sorel, tout particulièrement pour ce qui relève de la théorie de la fonction du mythe dans la lutte des classes.

Mais on doit aussi tenir compte de cette intrication entre nationalisme et psychologie de la foule qui ne caractérise pas seulement la droite française à partir de l'époque de Le Bon. Sighele fut non seulement irrédentiste mais aussi interventionniste et cette dimension politico-culturelle, à laquelle il ne sut pas atteindre, nous la trouvons sans doute plus complètement exprimée dans ce singulier personnage qui prétendit devenir l'idéologue de la nouvelle Italie héroïque et expansionniste, Gabriele d'Annunzio.

Sighele trouve en d'Annunzio beaucoup de correspondances et d'affinité⁵⁰. On peut surtout remarquer que, dans plusieurs de ses drames, la foule y joue des rôles non marginaux, pourvus de valeurs diverses, qui vont du négatif (*Le Vergini delle Rocce*) au positif (*Il Fuoco*)⁵¹. Mais c'est surtout dans la *Nave* (1908) que le jeu entre le héros et la foule se révèle comme une partie de séduction tragiquement ambiguë⁵². C'est une tragédie patriotique, applaudie jusqu'au délire dans les passages où le poète « affirme de la manière la plus forte et la plus limpide l'idéal d'une Italie rayonnante sur la mer ». Et, au-delà du bateau, « symbole de l'expansion et de la victoire italiennes », Sighele lit, dans cette tragédie, le drame de deux personnages qui s'opposent et se complètent tour à tour : la femme, (Faledra, la Basiliola) et la foule. On assiste à un véritable duel intellectuel entre les multiples âmes.

« Mais son âme et l'âme collective vibrent toujours à l'unisson lorsque l'idée est surmontée par le sentiment, quand montent et se déchaînent les passions les plus basses et les plus abjectes. Alors Basiliola n'est que le symbole de la foule dont elle interprète et incarne les instincts ou à laquelle elle inocule les siens par un habile travail de perfide suggestion. »

Mais la luxuriante Basiliola faillira dans son œuvre de séduction et sera sacrifiée sur le bûcher d'un rituel expiatoire collectif. Et la foule, finalement purifiée, ainsi que son tribun, montera, intrépide, sur le bateau pour le suivre à la conquête de l'Adriatique. Grande et compréhensible métaphore que nous pourrions ainsi définir comme : « glorification méritée de l'âme populaire qui peut être dévoyée parfois jusqu'à la bestialité par des sirènes comme la Faledra, mais qui sait retrouver, lorsqu'elle se libère des perfides suggestions, la voie maîtresse de l'héroïsme et du sacrifice ». Bref : « NUDI ALLA META », tel sera l'un des slogans dont Mussolini couvrira les murs de l'Italie, afin de convaincre son peuple que « seuls les sacrifices héroïques permettent d'atteindre le but ».

Traduit de l'italien par Christian Lazzeri.

Scipio Sighele

Fils de Gualtiero Sighele, procureur du roi, Scipio Sighele naît à Brescia, le 24 juin 1868. Inscrit à l'Université de Rome où il étudie comme élève de Enrico Ferri, il obtient en 1890 son diplôme, avec une thèse sur la complicité, immédiatement publiée dans les « *Archives de Psychiatrie, sciences pénales et anthropologie criminelle* ». Son accès à la notoriété est liée à la publication précoce de *La folla delinquente* en 1891. Professeur libre de droit pénal à l'Université de Pise et à celle de Rome, il professe aussi des cours de sociologie criminelle et de psychologie collective à l'Institut des Hautes Études de l'Université de Bruxelles.

Il fut un écrivain prolifique et ses livres — qui entendaient s'adresser le plus souvent à un

public cultivé mais non étroitement spécialisé — connurent de multiples éditions et de nombreuses traductions en langue étrangère. Lié par ses origines paternelles et maternelles à la ville de Trento, il épouse une Trentine, Antonietta Rosmini et effectue de longs séjours à Nago, dans sa maison de famille. Son soutien à l'irrédentisme représentera son activité la plus significative et la plus engagée sur le plan politique. D'abord lié à des associations irrédentistes locales, il est appelé, en 1910, à la présidence du Congrès nationaliste de Florence et est donc membre du Conseil central de l'« Association nationaliste », dont il démissionnera en 1912 en désaccord total avec l'orientation dominante conradienne. En 1912, le Parlement de Vienne l'expulsera des territoires autrichiens prenant à son encontre des mesures qui susciteront de multiples protestations. Il fut aussi un partisan de l'entreprise de l'annexion de la Libye et réalisa en 1911 un voyage en Tripolitane. Il meurt à Florence le 22 octobre 1913.

1. Cet article* doit beaucoup aux idées et suggestions de mon ami et collègue Pino Ferraris. Sur la psychologie de la foule, on trouvera les premières indications importantes in H.F. Ellenberger, *La Scoperta dell'inconscio Storia della psichiatria dinamica*, Torino, 1982. Mais cf. surtout R.A. Nye, *The origins of crowd psychology, Gustave Le Bon and crisis of mass democracy in the third Republic*, London, 1974 et S. Moscovi, *L'Age des foules. Un traité historique de psychologie des masses*, Paris, 1981. Je n'avais pas pu tenir compte de ces livres dans le paragraphe « La folla delinquente » in : *La Sonnambula meravigliosa. Magnetismo e ipnotismo nell'Ottocento Italiano*, Milan, 1983, auquel je renvoie sur bien des points auxquels je ne me réfère ici que d'une manière générale.
2. Cf. La bibliographie essentielle de Scipio Sighele, ci-dessous.
3. G. Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris, 1891.
4. Cf. Z Sternhell, *La droite révolutionnaire 1885-1914. Les Origines françaises du fascisme*. Paris, 1978.
5. Cf. en particulier, S. Sighele, *La delinquenza settaria*, Milan, 1897.
6. Bref cadrage historique de la psychologie collective in R. Bastide, in « Sociologie et Psychologie », in G. Gurvitch, *Traité de Sociologie*, Paris, 1960.
7. Sur la *Völkerpsychologie*, cf. W.E. Mühlmann, *Geschichte der Anthropologie*, Frankfurt, a. M. 1968, pp. 119 sqq.
8. Sur Gabriel Tarde, cf. T. Clark, *Gabriel Tarde, On communication and social influence*, Chicago, 1974.
9. G. Tarde, *La philosophie pénale*, Paris-Lyon, 1890; *Les lois de l'imitation, études sociologiques*, Paris, 1890.
10. G. Tarde, « Qu'est-ce qu'une société? », in *Revue philosophique*, II, nov. 1884, pp. 489 sqq. (repris avec le même titre comme chapitre III de *Les lois de l'imitation*). Il est cité (incorrectement, datant du mois d'avril) par S. Sighele, *La foule criminelle*, Paris, 1892, p. 172.
11. Articles disséminés puis repris in S. Sighele, *L'intelligenza della folla*, Turin, 1922, pp. 135 sqq. Pour ce débat comme pour un cadrage utile des œuvres de Sighele, sous l'aspect politique le plus souvent, cf. L. Mangoni, *Una crisi di fine secolo la cultura italiana e la francia fra Otto e Novecento*, Turin, 1985, pp. 124 sqq.
12. H. Fournial, *Essai sur la psychologie des foules. Considérations médico-judiciaires*, Paris, 1892. G. Tarde, *Les crimes des foules*, in *Actes du III^e Congrès international d'Anthropologie criminelle*, tenu à Bruxelles en août 1892, Bruxelles, 1894.
13. Cf. M. Sbriccioli, « In diritto penale sociale, 1883-1912 », in *Quaderni fiorentini per la storia del pensiero giuridico moderno*, IV, 1974-75, t. 1, pp. 557 sqq.
14. C. Lombroso, R. Laschi, *Il delitto politico e le rivoluzioni*, Turin, 1890.
15. G.A. Pugliese, *Del delitto collettivo*, Trani, 1887.
16. La vie et les œuvres de Sighele n'ont pas toujours rencontré jusqu'ici l'attention nécessaire sinon de manière grossièrement hagiographique et nationaliste chez E. Landolfi, *Scipio Sighele, Un Giobertiano tra democrazia nazionale*

- e socialismo tricolore, Rome, 1981 et, d'une manière plus documentée, sur un certain aspect, cf. M. Garbari, *L'Età giolittiana nelle lettere di Scipio Sighele*, Trento, 1977.
17. S. Sighele, « La complicità », in *Archiv. di Psichiatria e Scienze penali*, 1890, XI, pp. 262 sqq.; cf. *ibid.* *La teoria positival della complicità*, 2^e édition entièrement remaniée, Turin, 1894.
18. Cf. S. Sighele, *La foule criminelle*, 2^e éd., Paris, 1901, p. II, et *id.* *Cesare Lombroso e la psicologia collettiva* in AA.VV., *L'Opera di Cesare Lombroso nelle scienze e nelle sue applicazioni*, Turin, 1908, pp. 319 sqq.
19. Cf. G. Valbert, « La théorie positiviste italienne sur les foules criminelles », in *Revue des deux Mondes*, nov. 1892, pp. 202 sqq.
20. Sighele cite à partir de la seconde édition de 1878.
21. Sur le symbolisme du loup, cf. D. Bernard, *L'homme et le loup*, Paris, 1981 et G. Ranisio, *Il lupo mannaro*, Rome, 1984. Particulièrement significatif pour le sujet qui nous intéresse, le roman peu connu d'Alexandre Dumas, *Le meneur des loups*, histoire d'un honnête artisan qui, par désir d'ascension sociale, vend son âme au diable sous le pacte suivant : le diable lui donnera la possibilité de satisfaire seulement les désirs nocifs pour le prochain, alors que des parties de son corps prendront la forme de celles des loups pour toute erreur commise. Il va de soi que le jeune homme ne saura pas gérer sa propre fortune et finira par entraîner dans le mal amis et adversaires jusqu'à ce que, totalement transformé en loup, conduisant une horde d'animaux sauvages, il porte la terreur et la mort dans le village.
22. A. Espinas, *Des sociétés animales. Étude de psychologie comparée. 2^e édition augmentée d'une histoire de la sociologie en général*, Paris, 1878.
23. C. Lombros, *L'uomo delinquente*, Turin, 1889, chap. 1, *L'ambriologia del delitto*; E. Ferri, *L'omicidio nell'antropologia criminale*, Turin, 1895, Introduzione — Evoluzione naturale dell'omicidio.
24. R. Villa, *Il deviante e i suoi segni. Lombroso e la nascita dell'antropologia criminale*, Milan, 1985, pp. 132 sqq.
25. In G. Sergi, *Antropologia e scienze antropologiche*, Messina, 1889.
26. Cf. Mangini, *op. cit.*, pp. 40 sqq.
27. Freud, « Psychologie des masses et analyses du moi », in *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981, pp. 134-135.
28. Freud connaît et reprend l'œuvre de Le Bon, dont s'inspire son discours. Il cite aussi Sighele mais indirectement, à travers W. Mc Dougall, *The group mind*, Cambridge, 1920, texte pourtant largement utilisé.
29. J. Michelet, *Les femmes et la Révolution*, Paris, 1854.
30. Tarde, *Crime des foules*, *op. cit.*, p. 83. Pour la littérature relative à la violence des femmes, cf. notre *La Sonnambula meravigliosa*, *op. cit.*, p. 305.
31. Sighele, *Intelligenza della folla*, *op. cit.*, p. 46.
32. G. Sabatini, *Principi di criminologia collectiva con special riguardo alle disposizioni del Codice penale italiano*, Cantazaro, 1910, pp. 93 sqq.
33. Sighele, *Intelligenza della folla*, *op. cit.*, p. 42.
34. Sighele, *La delinquenza settaria*, Milan, 1897, p. 42.
35. Pour un cadrage de l'œuvre de Sighele dans le contexte des études médicales et criminologiques sur la femme, cf. notre *Sonnambula meravigliosa*, *op. cit.*, pp. 284 sqq.
36. Tarde, *Crime des foules*, *op. cit.*, p. 81.
37. Guy de Maupassant, *Sur l'eau*.
38. Autour de la polémique concernant les fêtes populaires, cf. la bibliographie raisonnée in C. Gallini, s.v. « Festa », in A. Attisani, éd. *Enciclopedia del teatro del '900*, Milano, 1980, pp. 416 sqq.
39. W.G. Sumner, *Folkways*, New York, 1906, et E. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, 1912, citent tous deux (et surtout Durkheim), O. Stoll, *Suggestion und Hypnotismus in der Völkerpsychologie*, Leipzig 1904.
40. Cf. G. Campili, *Il grande Ipnatismo e la suggestione nei rapporti col diritto penale e civile*, Turin, 1886 (cité aussi par Seghele). Cf. aussi sur la question la polémique avec Tarde in Sergi, *Antropologia e scienze antropologiche*, *op. cit.*, pp. 529 sqq.
41. Aliéniste, Prosper Despine s'intéresse précocement au lien entre aliénation et crime (*Psychologie naturelle : étude sur les facultés intellectuelles et morales dans leur état normal chez les aliénés et chez les criminels*, Paris, 1868) et

pratique l'hypnose (*Étude scientifique sur le somnambulisme, sur les phénomènes qu'il présente et sur son action thérapeutique dans certaines maladies nerveuses, etc.*, Paris, 1880) ; je n'ai pas repéré les essais de *La contagion morale*, 1870 et de *L'imitation considérée du point de vue des différents principes qui la déterminent*, 1871, cités par Sighele ainsi que celui de J. Rambosson, *Phénomènes nerveux, intellectuels et moraux, leur transmission par contagion* mais cf. *ibid* *Le mouvement réflexe contagieux, mémoire communiqué à l'Académie des Sciences dans sa séance du 2 juin 1884, développement*, Paris, 1884.

42. G. Sergi « *Psicosi epidemica* », leçon introductive au cours libre d'anthropologie criminelle lue le 16 novembre à l'Université de Rome, in *Rivista di filosofia scientifica*, ser. II, ano VIII.

43. W. Reich, *Psychologie de masse du fascisme*, 1933, trad. franc. Payot, 1972.

44. Le livre dispose d'un appendice bibliographique très vaste qui recense, entre autres, un bon nombre d'essais de psychologie des foules édités en Europe et aux USA.

45. Cf. A. Stein, « *Adolf Hitler und Gustav Le Bon* », in *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht*, 1955, pp. 362 sqq et G.L. Mosse, *La nazionalizzazione delle masse. Simbolismo politico e movimenti di massa in Germania*, trad. ital. Bologna, 1975, pp. 18 sqq.

46. V. Micelli, « *La psicologia della folla* », in *Rivista italiana di Sociologia*, 3, 1899, pp. 166 sqq ; A.O. Olivetti, « *Il problema della folla* », in *Nuova antologia* 107, 16 sept. 1903, pp. 281 sqq ; R. Resta de Robertis, « *L'anima delle folle* », in *Rivista italiana di Sociologia*, 1905, pp. 387 sqq.

47. A.G. Bianchi, « *Il contagio nell sommosse popolari*, Note sulle sommosse agricole nell'alto milanese », in *Arch di Psichiatria, Scienze penali e Antropologia criminale*, vol. VI, 1983, fasc. 1, pp. 43 sqq, Id. « *I delitti della folla. Le sommosse agricole nell'alto milanese* », in A.G. Bianchi, G. Ferrero, S. Sighele, *Il mondo criminale italiano*, 3 vv., Milano, 1893, vol. II, pp. 60 sqq.

48. De Pasquale Rossi cf. *L'anima della folla — appunti di psicologia collectiva*, Cosenza, 1898 ; *Mistici e Settarii — Studio di psicopatologia collettiva*, Consenza, 1899, Milano, 1900 ; *Psicologia collettiva — Studi e ricerche*, Cosenza, 1899 ; *Psicologia collettiva morbosa*, Torino, 1901 ; *I suggestionatori e la folla*, Torino, 1902 (trad. franc. *Les Suggesteurs et la foule*, Paris, 1904), *Sociologia e psicologia collettiva*, Roma, 1904, et la revue « *Archivio di psicologia collettiva* » fondée par lui en 1900.

49. Même attitude chez Filippo Turati dans le traitement du thème de la suggestion et du sens commun, cf. F. Turati, *La filosofia nella questione sociale (a proposito delle frasi e dei pregiudizi correnti)* in *Critica Sociale*, I, 1891, pp. 243 sqq et la présentation de son essai in R. Ardigo, *Senso commune e suggestione*, *ibid.*, pp. 247 sqq.

50. E. Ciccotti, *Psicologia del movimento socialista*, Bari, 1903, p. 129.

51. Sur les rapports personnels entre Sighele et d'Annunzio, cf. Garbari, *L'Età giolittiana*, cit. pp. 74 sqq.

52. Cf. S. Sighele, « *La folla e Gabriele d'Annunzio* », in *L'Intelligenza della folla*, cit. pp. 41 sqq.

53. S. Sighele, « *La Psicologia della folla nella "Nave" di G. d'Annunzio* », in *Nuova antologia*, 16 mars 1908, pp. 279 sqq.

* Cet article constitue l'introduction à la réédition italienne du livre de Scipio Sighele « *La Folla Delinquente* » ed. Marsilio, Padoue 1985. Nous remercions l'éditeur pour son aimable autorisation de reproduction.

BIBLIOGRAPHIE ESSENTIELLE DE SCIPIO SIGHELE

1890, *La complicità*, in « *Archivio di Psichiatria, Scienze Penali ed Antropologia Criminale* », XI, pp. 262 ss.

1891 a, *Il delitto politico*, in « *Archivio Giuridico* », XLVI, fasc. 6 (rep. in Sighele 1899, pp. 191 ss).

1891 b, *La folla delinquente*, in « *Archivio di Psichiatria, Scienze Penali ed Antropologia Criminale* », XII, pp. 10 ss., 222 ss. ; Id. avec appendice) Torino, Bocca ; Seconde édition, 1895. Traduction : *La foule criminelle, Essai de psychologie collective*, Paris, Alcan, 1892 (édition italienne augmentée avec nouvel appendice) ; deuxième édition entièrement refondue, Paris, Alcan, 1901, [1^{ère} partie *La foule criminelle* ; 2^e partie : recueil des mêmes essais déjà

- édités de façon éparpillée qui seront publiés in Sighele 1903]. Traductions ultérieures, esp., Madrid, 1893, allem., Leipzig, 1897, russe, St-Petersbourg, 1895, 1896², polonaise, Varsovie, 1895.
- 1892, *La coppia criminale*, Turin, Bocca ; 2^e édition entièrement refondue, Turin, Bocca, 1897 ; trad. française, Lyon 1893 ; trad. esp., Madrid, 1894.
- 1894, *La teoria positiva della complicità*, seconde édition entièrement refondue Turin, Bocca. Trad. esp. Madrid 1895.
- 1895, *Contro il parlamentarismo* [rep. in appendice a Sighele 1913b].
- 1897 *La delinquenza settaria*, Milan, Treves ; trad. française *Psychologie des Sectes*, Paris, 1898.
- 1898 *La donna nuova*, Rome, Voghera.
- 1899 *Mentre il secolo muore*, Milan-Palermo, Sandron.
- 1903 *L'intelligenza della folla*, Turin, Bocca ; seconde édition 1922 ; seconde édition — seconde réimpression.
- 1907 *Idee e problemi d'un positivista*, seconde édition corrigée et augmentée de *Mentre il secolo muore*, Milan-Palermo, Sandron.
- 1908 *Cesare Lombroso e la psicologia collettiva*, in AA.VV., *L'opera di Cesare Lombroso nella scienza e nelle sue applicazioni*, Turin, Bocca, pp. 319 ss.
- 1910 a *Eva moderna*, Milan, Treves.
- 1910 b *I delitti della folla. Studiati secondo la psicologia, il diritto e la giurisprudenza e con l'aggiunta di tutte le sentenze pronunciate dai tribunali e dalle corti d'appello in tema di delitto collettivo*, IV édition augmentée [s'entend de Sighele, 1891], Turin, Bocca ; v édition, 1923.
- 1911 *Il Nazionalismo e i partiti politici*, Milan, Treves.
- 1913a *La donna e l'amore*, Milan, Treves.
- 1913b *Morale privata e Morale politica — Nuova edizione de La delinquenza settaria riveduta ed aumentata dall'autore*, Milan, Treves.
- Œuvres en collaboration :
- 1893-1895, avec A.G. Bianchi e G. Ferrero, *Il mondo criminale italiano*, 3 vol., Milan, Omodei-Zorini.
- 1896, avec G. Ferrero, *Cronache criminali*, Milan, Treves.
- 1899, avec A. Niceforo, *La « mala vita » a Roma*, Turin, Roux.